



Yann Drouin CARGO

Yann Drouin

Cargo

© Yann Drouin, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2121-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Parfois, certaines rencontres fugaces vous donnent l'impression d'avoir à votre insu, trouvé et ouvert une de ces nombreuses bouteilles jetées désespérément à la mer en l'attente d'un interlocuteur qui veuille bien la ramasser, pour l'accueillir... Quelle qu'en soit la provenance, à n'importe quel moment... C'est ce qui m'arriva lorsque dans ce bar tout enfumé d'une soirée à Djibouti, un homme d'une trentaine d'année, les coudes sur le comptoir usé du *Kat*, sirotait ses verres de whisky comme voulant remédier à une mélancolie dont on ne savait si elle était provoquée par l'humidité écrasante ou bien par des souvenirs trop insistants.

Je m'appelle Frederick et je suis un modeste fonctionnaire d'État Major des Armées françaises en inspection régulière. Nommé par Paris, j'effectuai cette année-là, les visites de contrôle dans les bases militaires à travers le globe. Généralement, c'est une occupation bien routinière qui m'éloigne de ma famille que je ne vois que trop peu et qui me coûte énormément. C'est donc alors ainsi que je me traîne à travers le monde et que je subis des soirées esseulées durant lesquelles j'essaie de me divertir. Les bars deviennent alors un de mes territoires de prédilection...

Lorsque je m'assis sur un des tabourets de bar à côté de lui, ce fut déjà une sorte d'invitation à la conversation. Il était vingt-heures trente et c'était ma troisième soirée dans la ville. Le *Kat* commençait son bouillonnement festif. Les soubresauts sonores de la vie nocturne du dehors se manifestaient par les passages de nombreux deux roues de couples énamourés et de fêtards en goguette traquant dans les rues de Djibouti, un endroit où se poser.

Il s'appelait Joris. Il était depuis quelque temps employé dans la marine marchande et plus particulièrement celle du fret. Il travaillait donc sur de gros navires et parfois de gigantesques. À partir du port, au loin, l'on pouvait apercevoir ce genre de bâtiment à la taille démesurée qui charriait discrètement les matières premières nécessaires à la production du monde. Je lui fis alors part de mon émerveillement et me montrai curieux quant à la vie sur ce genre de bateau (si l'on peut encore les qualifier ainsi tant ils sont de taille hors du commun), moi qui menais sans regret aucun malgré tout, une vie très routinière. Une part de moi était fascinée par ce genre de choix individuels. Que je l'accepte

ou pas , quelque chose en moi ne répugnait pas aux longs voyages et à l'aventure... des autres... En effet, malgré mon existence casanière, je m'étais adonné à la lecture des grands récits mythiques relatant les voyages de Marco Polo en Asie, les tribulations d'un Ismaël sur le fameux Pequod du fascinant capitaine Achab ou bien encore les expériences initiatiques d'un Ulysse en Méditerranée... Ainsi, en théorie, loin de *haïr les voyages et les explorateurs*, je lisais et j'écoutais à loisir ceux qui y prenaient part. Joris acquiesçait de la tête, puis termina d'une lampée son verre avant d'en repasser commande dans la foulée. « Je vais vous raconter une histoire qui vient de m'arriver, sur un pétrolier, Le Sirius, et vous allez comprendre sûrement un peu plus pourquoi le voyage est souvent une échappatoire illusoire. Cette histoire m'a touché personnellement mais je n'en étais pas le destinataire principal. Ma présence a été pour ainsi dire fortuite...

Chapitre 1

« La journée avait été bien difficile et la météo bien agitée... J'étais rentré me reposer dans ma cabine. Je ne sus combien de temps je dormis vraiment lorsqu'un vertige désagréable me réveilla du demi-sommeil dans lequel j'étais plongé. Allongé au premier niveau du lit superposé, je m'accoudai pour sortir de mes brumes, le menton contre la poitrine, les paupières abattues que je m'échinai à relever... Je tournai instinctivement la tête vers le hublot qui était derrière moi pour avoir une idée de l'heure... Au loin, une foudre comme les branches biscornues d'un vieil arbre terrifiant de contes de fées lardait le voile noir recouvrant la lumière des cieux. Le chahut du supertanker me donna envie de rendre. Puis vinrent les nombreux coups de tonnerre qui finirent d'assourdir mes oreilles. Je m'assis sur le bord du lit, me frottai les yeux pour émerger, puis me forçai à respirer, étouffé par l'humidité ambiante. Dans un effort las, je dirigeai mon regard sur la petite table métallique vissée à la cloison qui me faisait face. Les deux chargeurs des talkiewalkies étaient vides. Par réflexe professionnel, même si je n'étais pas encore de quart, j'allumai le mien.

Mais avant de continuer plus avant, il faut vous dire que la tempête était, pour moi, exceptionnelle. J'avais embarqué quelques semaines auparavant à Djibouti via l'intermédiaire d'une agence d'intérim spécialisée et peu regardante sur les références, inventées en ce qui me concernait. Je transitais vers la France après un voyage africain où j'avais dépensé la totalité de l'argent que je n'avais pas. Me retrouvant à Djibouti désargenté mais avec la joie d'avoir suivi (et financé !) une superbe autochtone qui m'avait, soudainement, laissé à mon destin...

Bon... Je m'étais quand même bien amusé, je vous l'avoue... Mais maintenant, je devais payer ce trop-plein de plaisir. J'avais en effet fêté jusqu'à plus soif dans ce bar fréquenté par des militaires français, cette séparation. Au petit matin, sortant d'un bordel, comme avec un frère, je serrai dans mes bras le compagnon, militaire de son état, avec qui j'avais bringué. Ce dernier m'avait souhaité bonne chance avec ardeur et m'avait conseillé cette agence de placement dans le milieu maritime, si jamais, je devais rechercher un travail.

Ce fut une expatriée (je le vis à sa veste rose pâle très germanopratine...) qui m'accueillit dans son bureau et qui fut très heureuse de me recevoir. J'avais pensé que vu mon style vestimentaire classique quoique débraillé, elle aurait les plus gros doutes quant à mes capacités maritimes et mes aptitudes manuelles.

C'était peut-être la conjonction de son expatriation lointaine et de l'expérience d'un célibat de quadra se prolongeant plus que désiré, mais, elle semblait enchantée d'aider un compatriote d'autant plus qu'il avait vraiment l'air d'en avoir besoin... Car j'avais un peu travaillé dans les Antilles, l'été, pour me faire trois sous, chez les pêcheurs du village natal de mon père. « Enfin, c'est mes racines, je l'ai dans le sang, le voyage, la marine ! » lui avais-je vendu.

Elle ne fut pas méfiante pour un sou. Elle me demanda si j'avais un livret maritime. À ma réponse, elle dit : « C'est juste pour effectuer un remplacement sur un supertanker, le Sirius ! C'est surtout le fait d'être francophone qui importe ! On vous débarquera au premier port de la Communauté Européenne. Ce serait vraiment la guigne qu'ils collent une inspection juste à ce moment-là ! De toute façon je ferai une demande expresse ; je vous donnerai un papier. La timonerie sera au courant quoiqu'il en soit... »

Je lui suggérai plus nettement mon manque d'expérience directe dans l'univers pétrolier, mais, la certification « Sécurité incendie » qui traînait en fin de cv, emporta sa décision. « C'est leur phobie primaire sur les navires citernes : le feu ! Après, ce navire que je connais depuis des années et ils me connaissent... Aussi nous partageons les mêmes exigences : l'adaptabilité ! Peu importe votre expérience pourvu que vous y alliez ! C'est votre cas, voyager comme ça à travers le continent africain, vous avez dû en voir des choses.

— Bah sûrement autant que vous... Je ne suis parti qu'il y a quelques semaines... »

À ces mots, elle changea de sujet comme craignant de chatouiller un point sensible. Vu son style vestimentaire et le quatre-quatre sur le parking, elle devait en fréquenter du rupin expatrié en soirée, tout du beau monde ! Elle devait me croire peut-être en fuite de je ne sais quelle armée, d'une condamnation métropolitaine, ou bien d'un passé peu reluisant.

J'avais ainsi embarqué sur le Sirius l'après-midi même...

Il n'y avait pas grand-chose dans ces cabines dont l'indigence remplissait le cœur d'une mélancolie néfaste pour un marin loin de tout divertissement.

Tout d'un coup, grésillements, craquements dans mon talkie précédant un ordre de la timonerie au maître d'équipage -le bosco- avec qui je partageais le logis :» Ici, le commandant, alors, tu vois quelque chose Kembara ? »

Il ne répondit pas et c'était Dacosta !

Je me tordis pour interpeller le maître d'équipage. Il n'était pas là... « On ne devait jamais se séparer de son talkie », nous rappelait-il régulièrement. Étourdi, était-il parti en urgence oubliant alors son talkie ? Les règles de sécurité des

supertankers étaient draconiennes et il risquait une putain d'admonestation.

Il devait être au petit coin... Et s'il était de quart, on aurait à se taper la rouille sur le pont pendant des jours, par n'importe quel temps en guise de récompense. La solidarité qui m'animait à son endroit, me commandait de lui sauver la face. Quelque chose clochait, je saisis le talkie : « Ici, Frédérick, Kembara est à court de batterie ; je le rejoins fissa ; il a pas dû changer de canal du talkie que je lui ai prêté. Il est où ? Commandant ?

— (...) À l'extrémité du passe-avant, à vérifier le radar qui donne des indications anormales. On a une anomalie. Il doit checker l'horizon et jeter un coup d'œil au radar qui nous signale une embarcation qui n'a pas de trajectoire précise.

— J'y vais. » Pas de réaction. L'incident passerait si je répondais rapidement aux ordres...

Tout d'un coup, coup de tonnerre en rafales ! Quatre ! Aussi déchirés que l'était la houle qui malmenait l'océan sur lequel nous nous frayions un chemin. Des trous profonds comme des cratères lunaires ! Je me précipitai hors de notre cabine et criai à la volée le nom de mon voisin de chambrée en direction des toilettes situées au bout du couloir. Peut-être vomissait-il ! Un mal de mer soudain à cause de la tempête ? Aucune réponse ne se manifesta. Cela ne m'étonna guère car je ne vis aucune lumière filtrer de l'échancrure de la porte des toilettes, qui, probablement à cause du chahut, s'ouvrit tout d'un coup. La poignée claqua contre le mur aidée probablement par je ne sais quel courant d'air.

Ce qui m'apparut étrange à ce moment-là est que je n'avais pas perçu le bruit de porte auparavant. Il était peu probable que ce fût un matelot vu qu'il y avait des toilettes dans le réfectoire. La semi-obscurité du couloir, le claquement régulier de la serrure sur l'encadrement métallique, le tout couvert par le morne bruit des moteurs, ne me rassura pas du tout. Toujours personne... Je me saisis de la porte que je claquai pour mettre fin à cette blague douteuse.

Je ne savais toujours pas où était ce foutu Kembara ; si je voulais lui sauver la face je devais moi-même me rendre sur le pont et faire son boulot. Il allait me devoir quelque chose et je n'oublierai pas de lui rappeler cette obligation dès que possible. Je m'habillai en deux minutes: bottes en plastiques jaunes, chapeau, anorak orange et je dévalai les escaliers puis arrivai dans le hangar sous le bâtiment principal-le château- à l'intérieur duquel, avant de me lancer dans la tempête, je pris le temps d'examiner la situation météorologique. Mon talkie était ouvert sur la fréquence de la timonerie. Je m'attendais à voir revenir

Kembara pour s'équiper de son talkie ; mais personne ne vint.

La lune était pleine. De fuligineux et vaniteux cumulus harcelaient son intense lumière. Des nuages moins denses passaient comme des voiles diluant les endroits où sa pure clarté rayonnait. Malgré tout, sa présence n'en était pas moins puissante. Le vent de tribord secouait le pavillon chypriote du supertanker par de violentes rafales. Je crus un moment qu'il allait se détacher: je devrais faire extrêmement attention lorsque j'aurais à prendre l'étroite échelle métallique pour vérifier l'état du radar à la proue du navire. Ce genre de bourrasques sans sommations associées à la pluie rendrait extrêmement glissantes les prises de l'échelle. Les vagues violentes parvenaient à atteindre le passe-avant, sorte d'allée surélevée, au milieu de l'immense largeur du pont du super tanker. Il n'était pas impossible que certaines aient pu le surprendre. Kembara... Bordel

...

Pourquoi diable devais-je prendre sur moi l'erreur et le risque d'un autre en mettant en jeu ma propre vie ?

Je me rappellerai toujours du tableau que j'avais eu en face de moi durant les quelques secondes que je pris avant de me lancer. Tout devenait irréel. Le tableau qui s'offrait alors à moi dans ma solitude, semblait sortir d'une imagination aux sources inconnues voire inhumaines. La sensation de danger exacerbait l'acuité de mes sens et la nausée que je ressentais quelques instants plus tôt s'était évanouie dans les profondeurs célestes dont la lune semblait être l'éclaireuse ultime. Bien que recouverte çà et là par des nuages d'ampleurs hétérogènes. Elle me faisait quasiment face et me donnait le sentiment d'être une sûre alliée grâce la lumière qu'elle diffusait largement sur toute l'étendue du pont. Les nuages ne pouvaient estomper sa présence, tel fut mon sentiment ; ce qui m'enhardit alors.

Je pus ainsi voir et me faire une idée de ce qui se tramait sur l'océan et adapter la marche au rythme auquel l'océan avait décidé d'abattre les lames. Toutes les deux, trois secondes, elles atteignaient leur déploiement optimal à la limite de la rambarde, ce qui pouvait me renverser ou pire m'entraîner avec elles sans que quiconque ne s'en rend compte.

L'allée centrale que constituait le passe-avant bifide, déchirait le panorama. Je percevais à travers les précipitations au loin la tourelle radar où était supposé se tenir Kembara. Peut-être était-il en train d'escalader l'échelle ? Je rassemblai toutes mes forces et mon courage pour le rejoindre et l'assister dans cette tâche. Je marchai au pas de course pour ne pas tomber face aux assauts du vent et de la pluie. Les deux cent cinquante mètres allaient exiger de la concentration. Chacun

de mes pas et de mes enjambées tirait sur mes muscles et je contrôlais ma respiration afin qu'elle s'adapte au rythme de mon avancée. Arrivé à mi-parcours, je me sentis vraiment perdu au milieu de nulle part dans un désert d'eau et de métal. Je percevais à peine la tourelle et lorsque je me retournai pour examiner mon avancée, le château était à peine une esquisse à travers les précipitations qui semblaient avoir encore augmenté. Reprenant le contrôle sur la peur qui me remuait, je décidai d'éteindre toute pensée et de me concentrer sur le point d'arrivée, l'objectif, tout en courbant le dos et concentrant l'attention de mon regard sur mes pieds en mouvement. J'atteignis la tourelle plus tôt que prévu. La rambarde circulaire était protégée par des plaques métalliques ; ce qui me soulagea des intempéries. Je m'accroupis pour reprendre mon souffle pendant quelques instants. Je regardai autour de moi sur la plateforme circulaire entourant l'échelle du radar, puis je vis Kembara, assis, le visage collé contre l'échelle, l'enlaçant comme pour ne pas s'écrouler. Quasiment courbé jusqu'au sol, je m'avançai près de lui et lui secouai le bras. Une sorte de spasme fut sa réponse. Il était dans un état de semi-conscience où seul son corps réagissait à mes sollicitations en se mouvant d'une position à une autre.

« Wow ! Mec, tu m'entends ? » hurlai-je à travers le tumulte général. Pas de réaction. Sa tête était penchée vers le sol, son bras droit pendait. Seul son bras gauche trouvait assez de force pour s'arrimer à l'échelle. Mais lorsque je réitérais ma secousse, son buste s'écroula littéralement entre ses jambes comme si j'avais vidé le peu de force qui lui restait. Sa poitrine montait et baissait à un rythme élevé. Il était en vie !... Là, j'entendis le talkie et la voix brillante du second capitaine.

« Vous en êtes où les gars ! Attente d'infos sur l'état du radar ! Urgent en attente, je répète en attente !

— Ok ok, ici Joris ! je suis au pied de l'échelle et...

— Je demande nouvelles... Etat du radar... À vous ! tout de suite !

— Kembara est out, malaise !

— Je répète nous demandons impérativement état du radar... Laissez marin et montez de suite vérifier s'il y a de la casse... cas de force pour la sécurité du navire. Je répète, cas de force majeur pour la sécurité du navire... Je répète cas de force majeur pour la sécurité du navire »

Après l'avoir mis en position de sécurité, je laissais mon pauvre ami et me précipitai sur l'échelle. Je mettais dans chaque prise toute ma force pour ne pas glisser et ne pas penser. Je ne sentais plus ma respiration comme si elle s'était